

PROLOGUE

Le véhicule blindé, un VAB¹, avançait à vive allure dans le fracas d'enfer de son énorme moteur diesel. Il contenait huit soldats et un sergent-chef. Des jeunes entre vingt et vingt-cinq ans qui se demandaient ce qu'ils étaient venus faire dans cette banlieue crasseuse du Moyen-Orient.

Un épais nuage de poussière suivait l'engin, le signalant à des kilomètres à la ronde. Avec ce qu'elle avait subi depuis le début du conflit, la rocade quasi déserte ressemblait plus à une piste qu'à une voie rapide.

Les neuf gamins n'en menaient pas large, agrippés à leur fusil d'assaut, brinquebalés violemment par les cahots de la route. Il régnait une chaleur de bête à l'intérieur du VAB, encore accentuée par leur lourd équipement de combat. On les avait envoyés en mission de reconnaissance. La routine. Sauf que c'était la première fois pour la plupart d'entre eux qu'ils se retrouvaient confrontés à l'horreur de la guerre.

Par les meurtrières vitrées, ils apercevaient un spectacle de désolation. Partout, ce n'étaient que ruines fumantes et carcasses de voitures calcinées. Les rares passants qu'ils croisaient regardaient le véhicule militaire avec hostilité.

Ils se retrouvèrent dans un coin paumé, au fin fond de la banlieue. Les bâtiments d'habitation se raréfiaient,

1 Véhicule de l'avant blindé.

laissant place à des entrepôts et des locaux industriels. Plus loin commençait le désert. Pas âme qui vive. Tout était à l'abandon depuis des mois.

Dans l'habitacle, perdus dans leurs pensées, ils n'échangeaient pas une parole. La trouille était palpable, insidieuse. La radio de bord crachotait faiblement. À intervalles réguliers, ils devaient signaler leur position.

Il n'était que cinq heures du soir, mais déjà le jour commençait à décliner.

Soudain, au détour d'un virage, ils se trouvèrent nez à nez avec un amoncellement de pneus en train de brûler. Le chauffeur n'eut que le temps d'écraser les freins, immobilisant le blindé au milieu de la route. Aussitôt, les jeunes soldats, tirés de leur torpeur, se tinrent en alerte, les mains crispées sur leur arme.

Un épais nuage de fumée se dégageait du brasier, enveloppant par moments le VAB.

Les neuf jeunes s'interrogeaient encore sur la conduite à tenir quand une violente explosion retentit à l'avant du véhicule. Leur lourd engin se souleva du sol, effectua plusieurs tonneaux, puis, complètement déchiqueté, s'immobilisa sur le toit.

Une roquette antichar.

L'instant d'après, assourdis par la déflagration, ils hurlaient de terreur et de douleur.

C'est le cri persistant sortant de sa gorge qui le réveilla en sursaut. Un cri de panique, inhumain. Les yeux exorbités, il s'appuya à la tête de lit, pantelant, ruisselant d'une sueur malsaine.

Il mit près d'une minute à réaliser qu'il venait une fois de plus de subir le cauchemar atroce qui, inexorablement, le rendait fou.

Paris – métro Château Rouge – 23 heures

Une pluie fine accueillit la jeune Africaine à sa sortie du métro Château Rouge, boulevard Barbès. Une pluie incessante depuis le matin, qui augmentait encore la moiteur de l'air irrespirable en ce début août. Saleté de temps. Depuis un moment déjà, Abebi la Nigériane pestait intérieurement. Elle pestait contre tout, Abebi.

La journée avait décidément été mauvaise. Pour commencer, elle était arrivée en retard à son boulot. La faute à ces grèves à répétition dans les transports. Saleté de cheminots. Du coup, son chef lui avait encore refusé l'augmentation qu'elle lui réclamait sans succès depuis des semaines. Saleté de chef.

C'est que ses finances étaient catastrophiques. Heureusement, son mari venait de la quitter.

Un gentil garçon, son mari, mais il préférait dilapider l'argent du ménage aux courses ou en se saoulant avec ses copains plutôt que d'aller bosser. Ils avaient tenu ainsi quelques années, alternant disputes et réconciliation, Abebi subvenant seule aux besoins du couple. Puis un soir, l'abruti avait prétexté aller boire un verre au bistrot du coin et n'était jamais reparu, abandonnant la pauvre Abebi et ses trois gosses à leur triste sort. Un peu honteuse, elle en avait malgré tout éprouvé un grand soulagement.

Depuis, elle vivait de privations, s'échinant jour après jour à faire des ménages pour donner leur pitance à ses trois lardons. Économisant sou après sou.

Et maintenant, la pluie allait ruiner le magnifique boubou multicolore qu'elle venait de se payer en se saignant aux quatre veines. Saleté de pluie.

Résignée, elle rajusta un peu le superbe *gele* de soie qui complétait sa tenue et se lança vaillamment dans les intempéries.

Presque un kilomètre avant d'arriver chez elle. La pluie en profita pour redoubler. Un été complètement pourri.

Elle quitta l'artère brillamment éclairée et tumultueuse et prit d'abord la rue Poulet. Les rares passants encore dehors à cette heure tardive ne prêtaient pas attention à elle. Peu à peu, le bruit et les lumières du boulevard s'estompaient.

Elle sautillait de flaque en flaque, les pieds trempés dans ses sandales. Un peu plus haut, elle bifurqua dans la rue Doudeville, lugubre et sans vie.

Des boutiques africaines, des bars africains, grilles baissées. À profusion. Afrique du Nord, Afrique noire... Un restaurant fermait sur sa droite, déversant ses rares clients sur le trottoir. Quelques éclats de voix, des rires, des lumières qui s'éteignent, puis plus rien. Des effluves d'épices lui parvinrent, évoquant de vagues souvenirs et ravivant sa nostalgie. Comme son Nigeria natal lui semblait loin en cet instant!

Maintenant son *gele* raplapla d'une main et les pans de son boubou trempé de l'autre, elle accéléra le pas. Plus âme qui vive alentour. Seul le bruit de ses pas troublait le silence. Ces façades délabrées, noircies par la crasse et la pollution, ces ombres menaçantes, la pluie qui enveloppait tout, déformant sa vision, lui faisaient peur. En plus, dans ce quartier, on vous attaquait pour une cigarette.

Elle se languissait d'arriver chez elle et de retrouver ses enfants.

Soudain, un chat famélique sortant de sous une voiture, traversa brusquement devant elle, poussant un miaulement rauque. Elle sursauta et étouffa un cri de frayeur. Plus que quelques centaines de mètres.

Seule présence bienveillante, Momo, l'épicier arabe, lui lança un bonsoir tonitruant du fond de sa boutique :

– Viens t'abriter un moment, Abebi, l'invita-t-il.

Elle l'aimait bien, Momo. Il lui avait rendu quelques services depuis qu'elle s'était retrouvée seule. En temps normal, elle aurait discuté quelques minutes avec lui. Mais pas ce soir.

– Pas le temps. Merci, Momo, mais j'ai sommeil.

Elle accéléra encore et se retrouva au bout de la rue, là où elle croise la rue Léon.

Elle y occupait une chambre de bonne de dix mètres carrés, louée à prix d'or. Mais elle y tenait, à son chez-soi. Car c'était un peu son refuge. C'est là qu'elle tentait d'oublier la dureté de sa vie, sa solitude, les parents qu'elle avait laissés là-bas, très loin. C'est là qu'elle se prenait parfois à rêver d'un avenir meilleur. Pourquoi pas dans son pays derrière le comptoir du petit restaurant qu'elle rêvait d'y ouvrir dès qu'elle aurait suffisamment économisé ?

Encore quelques minutes et elle pourrait se sécher et se faire un café chaud. Elle marchait d'un pas vif, autant que le lui permettait le long boubou ruisselant qui collait à sa peau.

Au moment où elle dépassait la rue d'Oran, elle tourna machinalement la tête vers la gauche. La rue n'était pas éclairée à cet endroit, les ampoules des réverbères ayant depuis longtemps rendu l'âme. La municipalité ne venait pas tous les jours dans ce coin pour les remplacer. À quelques dizaines de mètres, elle aperçut une forme pros-

trée contre la façade d'un immeuble, abritée de la pluie par une avancée de béton.

Encore un ivrogne qui cuve son vin, songea-t-elle. Quel quartier !

Elle poursuivit son chemin.

Mais Abebi était une bonne fille et, après quelques mètres, le remords la fit revenir sur ses pas.

Elle s'arrêta tout près de l'homme et l'apostropha :

– Monsieur ! Ça va pas ?

Pas de réponse. Elle sentait confusément que quelque chose ne tournait pas rond. L'homme avait une bien curieuse posture pour un souillard. Il était accroupi contre le mur, la tête penchée en avant suivant un angle bizarre, les deux bras touchant le sol, écartés.

Abebi en oublia la pluie battante. Elle s'approcha encore et le poussa du bout du pied. La forme bascula sur le côté et s'étala sur le trottoir.

Ses yeux s'étant habitués à l'obscurité, elle distinguait à présent tous les détails de la scène. L'homme, visiblement mort, avait les yeux ouverts, la bouche béante sur un cri muet. Un filet de liquide sombre commençait à s'étaler sur le trottoir trempé, rejoignant le caniveau.

Pétrifiée d'effroi, elle se mordit les lèvres et porta sa main à sa bouche.

Elle avait reconnu le cadavre. Lui ? Mais comment était-ce possible ?

Un ultime détail lui glaça les veines : le mort avait la gorge tranchée d'une oreille à l'autre, et le sang s'échappait encore faiblement de l'horrible blessure.

Le cri strident que poussa alors Abebi dut s'entendre jusqu'au Sacré-Cœur.

C'en fut trop pour elle et elle s'évanouit.

2

Paris – 36, quai des Orfèvres – minuit

Le commissaire Giovanni Dell’Orso, « Gio » pour les intimes, n’arrivait pas à rentrer chez lui. Pas sommeil. Les yeux dans le vague, il ruminait sa mélancolie.

Le commissaire divisionnaire Leroy prenait des vacances, fait rarissime. Et il avait tenu à faire le point avec lui sur les affaires en cours. Ils y avaient passé plus de trois heures.

Jusqu’à vingt-trois heures. Comme si le patron culpabilisait de s’absenter une semaine.

Pas un facile, le Leroy. Il dirigeait le service d’une main de fer depuis près de vingt ans. Avec une ténacité et une abnégation qui forçaient le respect. Soixante-cinq ans et droit comme un i. Une force de la nature. Un physique de lutteur de foire. Bourru, pète-sec, taciturne, célibataire endurci. La pipe rivée à la bouche, il arrivait au bureau à sept heures tapantes et n’en repartait qu’à vingt et une heures. Tous les jours, été comme hiver. Ses subordonnés ne savaient pas grand-chose de sa vie privée. Comme s’il n’en avait pas. Le seul avec qui il s’épanchait un peu, et encore avec parcimonie, c’était Gio.

– En cas de pépin, tu n’hésites pas à m’appeler sur mon mobile, hein, Gio ?

– Patron, éteignez votre portable. On va bien s’en sortir

sans vous pendant huit jours. De toute façon, tous les truands de la terre savent que le commissaire divisionnaire Leroy prend des congés et ils ont décrété une trêve. En plus, c'est le mois d'août et ils sont pour la plupart en congé.

– Si ça pouvait être vrai ! Enfin, ça va me faire du bien de partir un peu. Je surchauffe, ces derniers temps. Remarque, je ne vais pas bien loin. À Cancale, chez ma mère. Je t'en ai déjà parlé, non ? Elle a une petite maison à un jet de pierre de la mer. À moi coquillages et crustacés !

– Vous me faites envie, patron. Laissez-en un peu pour les autres, hein ? Allez, échappez-vous. Je garde la boutique. Et n'oubliez pas la carte postale !

Leroy vérifia qu'il n'oubliait rien, qu'il avait bien vidé sa poubelle, que son armoire était bien fermée à clef, que les rideaux de ses fenêtres étaient bien jointifs, que, que... Puis il aligna au cordeau les dossiers entassés sur son bureau. Il s'arrêta sur le pas de la porte et, après un dernier regard, éteignit et partit comme à regret, abandonnant Gio dans les locaux quasi déserts, non sans avoir donné deux tours de clef aux trois serrures qu'il avait exigées.

Le bureau de Dell'Orso, lui, par contre, ressemblait à un souk marocain. Depuis plus d'une heure, Gio essayait d'y ramener un peu d'ordre. Il enleva de vieilles photos jaunies qu'il avait coutume de coller au mur derrière lui. Des photos de cadavres, de scènes de crime, de plaies sanglantes... La routine, quoi ! Il mit de l'ordre dans ses tiroirs, rangea méticuleusement le dessus de son bureau.

La vénérable bâtisse possédait sa vie propre. Témoins, les légers craquements de charpente, les vibrations des vitres au passage des véhicules dans la rue en contrebas. Autant de bruits qu'il ne pouvait pas entendre de

jour avec le brouhaha permanent, les interjections, les sonneries lancinantes des téléphones, le martèlement des chaussures sur les vieux parquets. Dell'Orso était tombé amoureux des lieux, de leur histoire, de leur légende, de l'odeur d'encaustique émanant des antiques bureaux de chêne.

Le domaine de Gio se trouvait sous les combles. Il avait beaucoup insisté pour s'installer là, car il jouissait de beaucoup d'espace et d'une relative tranquillité. De plus, il disposait d'une fenêtre de toit et, assis à son bureau, il ne se lassait pas d'admirer les étoiles quand le temps le permettait. La vue était sublime. Les quais, le Pont-Neuf, le pont Saint-Michel...

La pluie redoubla, martelant avec rage les tôles de zinc du toit. Un boucan d'enfer.

Il se leva et se dirigea vers l'ouverture. Il regardait les lumières de la ville se reflétant sur les eaux noires de la Seine, mais, absorbé dans ses pensées, il ne les voyait pas. Sa dernière affaire l'avait laissé sans forces, lessivé. Une sombre histoire de tueur d'enfants. Il l'avait résolue brillamment depuis plusieurs semaines, mais il ne s'était pas encore remis du choc émotionnel qu'il ressentait chaque fois. Il lui fallait toujours plusieurs semaines pour remettre de l'ordre dans ses idées et faire redémarrer la machine.

Il faut dire que Leroy, qui le connaissait de longue date et qui lui accordait toute sa confiance, lui confiait systématiquement les affaires les plus scabreuses, les plus glauques. La rançon de la gloire. N'empêche que, sur ce coup-là, il avait bien failli flancher. Du reste, ne se sentant pas psychologiquement prêt, il avait annulé ses propres vacances. Il avait laissé partir ses équipiers et appréciait de se retrouver un peu seul pour faire le point. Ce n'était pas si courant.

Il jeta un œil à sa montre : une heure du matin.

Allez, mon vieux. Secoue-toi un peu. Une douche, un somnifère et au lit. Demain, il fera jour.

Il resserra son holster d'épaule et enfila son blouson. Il était déjà dans le couloir quand le téléphone antédiluvien dont il n'arrivait pas à se séparer émit sa sonnerie stridente.

Il hésita, mais la conscience professionnelle fut la plus forte. Il revint sur ses pas et décrocha avec appréhension.

– Patron ? Z'êtes encore là ? Désolé de vous déranger, mais c'est au sujet qu'y a une sale affaire au 16, rue d'Oran. Une affaire pas très propre, une affaire très spéciale.

C'était Dardet, le planton de nuit du 36. Dardet et sa syntaxe si particulière. Dardet, fâché pour de bon avec la langue française. Il faut dire, à sa décharge, qu'il avait abandonné ses études très tôt. Trop tôt. Plus intéressé par les filles que par les œuvres des philosophes classiques.

Certes, il n'aurait pas pu vous citer Nietzsche ou Schopenhauer, pas plus que, plus près de nous, Sartre ou Heidegger ; en revanche, il connaissait par cœur, car il les lisait très régulièrement, tous les catalogues de VPC de sa femme. Particulièrement les pages consacrées à la lingerie fine.

– Dardet ? Tu n'as personne d'autre sous la main ? Tu sais que normalement je suis en congé ?

– Je sais, je sais, patron. Mais à cette heure, j'ai plus personne. En plus, il paraît que c'est du maousse costaud. Pas du pipi de chat. Du tout cuit pour vous, quoi !

Depuis qu'il avait arrêté de fumer, Gio était toujours un peu à cran. Machinalement, il se passa la main dans

les cheveux et inspira profondément. Le plus calmement possible, il reprit :

– Dardet, si tu me fous en l'air ma nuit pour une peccadille, je te mute à la circulation. Le rond-point des Champs-Élysées, tu connais ? Bon, c'est quoi, le truc, cette fois ? Une petite vieille qui s'est fait agresser ? Des dealers qui se sont entre-tués ? Ça pouvait pas attendre demain ?

Le pauvre Dardet, qui n'était pas emballé par l'idée de reprendre du service sur le bitume, déglutit avec peine et continua sur sa lancée :

– Ah là, non, patron. Sinon, je me serais pas permis. D'après les gars sur place, y a du lourd.

– Qu'est-ce que tu appelles du lourd ? Merde, Dardet, tu vois, là, je suis crevé. Alors, accouche.

– Là, on a un vrai macchabée, patron. Et en plus, il est complètement mort. Il faut que...

Bip, bip, bip. Gio avait raccroché.

– Patron ? Vous êtes toujours là ?

Le commissaire Dell'Orso dévalait déjà l'escalier. Il soignerait son vague à l'âme plus tard.

Il passa en trombe devant Dardet qui n'avait pas encore reposé le combiné. Le temps qu'il gagne sa voiture de service, il était trempé comme un canard.

Paris – rue d’Oran – un peu avant 2 heures du matin

Gio aimait particulièrement Paris la nuit. Surtout au mois d’août. La ville, vidée de ses habitants, était livrée aux hordes de touristes étrangers et se retrouvait déserte après minuit.

Il prit d’abord le boulevard du Palais, franchit le Pont-au-Change, puis enchaîna avec le boulevard de Sébastopol. Tout droit pendant des kilomètres.

Il roulait sans se presser, profitant pleinement de la Ville lumière. De toute façon, son client pouvait attendre. Boulevard de Strasbourg. Puis au carrefour avec le boulevard Magenta, à gauche. La circulation était quasi inexistante. Ensuite, boulevard Barbès et son « quartier d’affaires ». Il entra dans la Goutte d’Or, de sinistre réputation.

Bonne surprise, la pluie cessa subitement. Comme si on avait fermé des vannes. Un peu plus haut, il quitta les boulevards, prit la rue Poissonnière, puis à droite la rue Myrha. Un vrai jeu de piste. Mais, Dell’Orso, en pur titi, connaissait Paris comme sa poche. Il faillit néanmoins oublier de tourner à gauche, rue Léon. Depuis un moment, c’était la zone. Pas un chat. Au fur et à mesure qu’il s’engageait dans le quartier, il ressentait un malaise, une oppression. Avec sa voiture de police, mieux valait ne pas trop s’attarder dans le secteur.

Il approchait du but. Il abandonna à sa gauche la rue Doudeauville et bifurqua dans la rue d'Oran. Les feux rouges innombrables ayant fortement collaboré, le trajet n'avait duré que vingt minutes, montre en main.

Tristounet, le quartier, pensa-t-il.

Façades lépreuses, lézardées, immeubles en ruine, squattés, odeur infecte de détritrus débordant des poubelles. Seules les lueurs bleues des gyrophares éclairaient faiblement les lieux. L'éclairage public ne devait pas coûter cher à la municipalité. Les trottoirs luisaient encore d'humidité. La chaleur suffocante avait très peu faibli.

Des véhicules de police étaient garés un peu partout et des gardiens de la paix barraient la rue à chaque extrémité, interdisant l'accès aux curieux. Ils avaient protégé les lieux du crime avec les moyens du bord, recouvrant le cadavre d'une bâche. De rares badauds, hostiles, perchés à leurs fenêtres essayaient de deviner ce qui se passait. Dans ce quartier, on n'aimait pas trop la police.

Gio présenta sa carte et franchit le cordon de rubans de balisage délimitant la scène de crime.

– Commissaire Giovanni Dell'Orso, brigade criminelle. Vous êtes seuls ? demanda-t-il à l'agent en faction.

– Bonsoir, commissaire. On a appelé le commissariat dès que nous sommes arrivés. Ils envoient la scientifique. Mais il a fallu les tirer du lit. Alors, ça risque de prendre un peu de temps. Le légiste est pris sur un truc dans le onzième. Avec les congés, tout le monde est débordé. La dame qui nous a prévenus vous attend dans le fourgon. Elle est terrorisée. On a une collègue féminine qui fait ce qu'elle peut pour la réconforter.

Tout en écoutant le policier, Gio souleva la bâche et se pencha sur le cadavre. Il eut un haut-le-corps. Du sang partout. Pas beau à voir. Encore une pépète à ajou-

ter à sa collection. La gorge massacrée s'ouvrait sur un sourire macabre. Avec la chaleur, les premières mouches faisaient leur apparition.

Le mort s'était vidé de son sang, et son regard reflétait un étonnement total. Insoutenable. Machinalement, Gio lui ferma les yeux. Il reconnut un Maghrébin d'une soixantaine d'années. Vêtu de la traditionnelle djellaba. Sa calotte avait roulé un peu plus loin, dans le caniveau.

Le commissaire enfila des gants de latex et saisit avec précaution le portefeuille du mort.

Rien de suspect dans son contenu. Il s'agissait de Mohamed Ben Mohamed, d'origine algérienne, âgé de soixante-huit ans. Il possédait un certificat de résidence encore valable deux ans. Discrètement, Gio remit en place le portefeuille. Rien aux alentours immédiats du corps ne retint particulièrement son attention. De toute façon, la pluie avait probablement fait disparaître la plupart d'éventuels indices. Bon courage à la brigade scientifique ! À moins d'un miracle, ils n'auraient pas grand-chose à se mettre sous la dent.

Il se rappela que la femme qui avait donné l'alerte l'attendait dans le fourgon de police.

Abebi s'essuyait les yeux en reniflant. Le boubou auquel elle tenait tant, complètement chiffonné, avait triste allure. Elle avait préféré retirer son *gele*. Mais pour l'heure, c'était le cadet de ses soucis. Elle grelottait. Le froid et la peur. Trempée jusqu'aux os. La policière l'avait revêtue d'une couverture d'aluminium et la tenait serrée contre elle, lui parlant doucement.

– Ah ! commissaire, voici madame Nafitimbi. C'est elle qui a découvert le corps. Elle habite à deux pas, rue Léon.

Fugitivement, Dell'Orso ne put s'empêcher de trouver

la dame très appétissante. On ne se refait pas ! Mais il se ressaisit aussitôt :

– C’est bon, brigadière, vous pouvez nous laisser. Je vais m’occuper de madame. Et appelez une ambulance pour transférer le corps à l’institut médico-légal.

Se tournant vers Abebi :

– Madame Nafitimbi, je me présente : je suis le commissaire Dell’Orso. C’est moi qui vais diriger cette enquête. Ne craignez rien, je vais vous poser quelques questions et vous pourrez rentrer chez vous. Ça va aller. Vous habitez dans le coin, madame ?

Abebi renifla discrètement et leva un œil sur lui. Sa première impression fut bonne et elle se détendit un peu. Cet homme n’avait pas l’air méchant. Elle répondit avec son accent chantant :

– Oui, commissaire, rue Léon. Je rentrais chez moi après mon travail et j’ai tourné la tête vers ici tout à fait par hasard. Avec ce qu’il tombait, je me dépêchais. J’avais hâte de retrouver mes enfants. J’aurais pu très bien ne rien voir. Il était environ vingt-trois heures trente. Je le sais parce que j’ai regardé l’heure sur mon mobile quand j’ai appelé la police.

Gio fut surpris de son excellent français et le lui fit remarquer.

– C’est que j’habite en France depuis dix ans, et je lis beaucoup de livres en français. J’adore votre langue.

– Avez-vous remarqué quelque chose de spécial ? Quelqu’un, une voiture ?

– Non, rien. La rue était totalement déserte. Tout ce que je peux vous dire, c’est que je connais ce..., ce..., cet homme. C’est l’iman de la mosquée de la rue Léon.

– L’iman de... Vous êtes sûre ?

– Tout à fait. Je suis musulmane et je vais régulièrement à la mosquée.

Un imam ! Égorgé ! Pas commun. Gio était perplexe. En trente ans de boîte, c'était son premier imam.

– Voyez-vous quelque chose qui puisse m'aider ? Y compris quelque chose qui pourrait vous paraître anodin. À votre connaissance, cet homme avait-il des ennemis ?

– Je ne le connaissais pas suffisamment. Je le voyais uniquement à la mosquée, sans plus.

– Très bien. Bon, madame Nafitimbi, je vous remercie. Ce sera tout. Voici ma carte. Si quelque chose vous revient, n'importe quoi, n'hésitez pas à m'appeler. Ça peut être important pour l'enquête. La brigadière va prendre votre déposition et on vous libère. Allez vous sécher et prenez une boisson chaude. Vous êtes complètement trempée.

Lorsque Dell'Orso sortit du fourgon de police, des inspecteurs de la brigade scientifique s'affairaient autour du mort. Ils recherchaient le moindre indice et mitraillaient les lieux. D'illustres inconnus pour Dell'Orso. Il avait l'habitude de travailler avec Daurat, à la scientifique, et avec Grinberg, le médecin légiste. Des pointures, chacun dans son domaine. Des vieux de la vieille comme lui. Ces deux lascars devaient être en train, eux aussi, de goûter les joies sans pareilles des congés payés. Décidément, il était le seul au boulot.

Il s'adressa à celui qui semblait être le responsable :

– Commissaire Dell'Orso. Vous avez des trucs intéressants ?

– Lieutenant Grégoire. Vous savez, commissaire, avec cette pluie... Je crains de faire chou blanc. On n'a rien trouvé de passionnant pour l'instant. Le crime remonte à environ deux heures. Votre témoin aurait pu se retrouver nez à nez avec l'assassin ! Je vais voir si j'ai de l'ADN sur la victime. Mais a priori, ça va être difficile.

– De l'ADN ? Sur le mort ?

– Oui, commissaire. Le cadavre était relativement protégé de la pluie par l'auvent de l'immeuble. Avec un peu de bol, on pourra trouver de l'ADN de contact. Sous les ongles, s'il s'est défendu. Ou si l'agresseur l'a touché. Par exemple en l'agrippant par-derrière avant de l'égorger. Ou en le retenant dans sa chute. Ou en le tirant contre le mur. Apparemment, le corps a été déposé sous l'auvent par le meurtrier.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– La djellaba est râpée dans le dos. On voit nettement que le corps a été tiré à l'abri.

– Délicate attention ! Mais pourquoi l'assassin aurait-il fait ça ?

– Vous savez comme moi que les gens sont de plus en plus tordus. Alors, pourquoi pas ?

– C'est vrai que je pourrais écrire un livre sur le sujet. Plus rien ne m'étonne. Enfin, tenez-moi au courant au plus tôt de vos conclusions. Et passez-moi un maximum de photos. C'est pour mon album. Quand vous aurez fini, envoyez monsieur à l'institut médico-légal. Sur ce, messieurs, je vous souhaite bien le bonsoir. Moi, je rentre.

Cette chaleur était épouvantable. En regagnant sa voiture, il ôta son blouson et s'épongea le front. Sa chemise lui collait à la peau.

Il démarra comme un automate. Son cerveau fonctionnait déjà à cent mille tours.